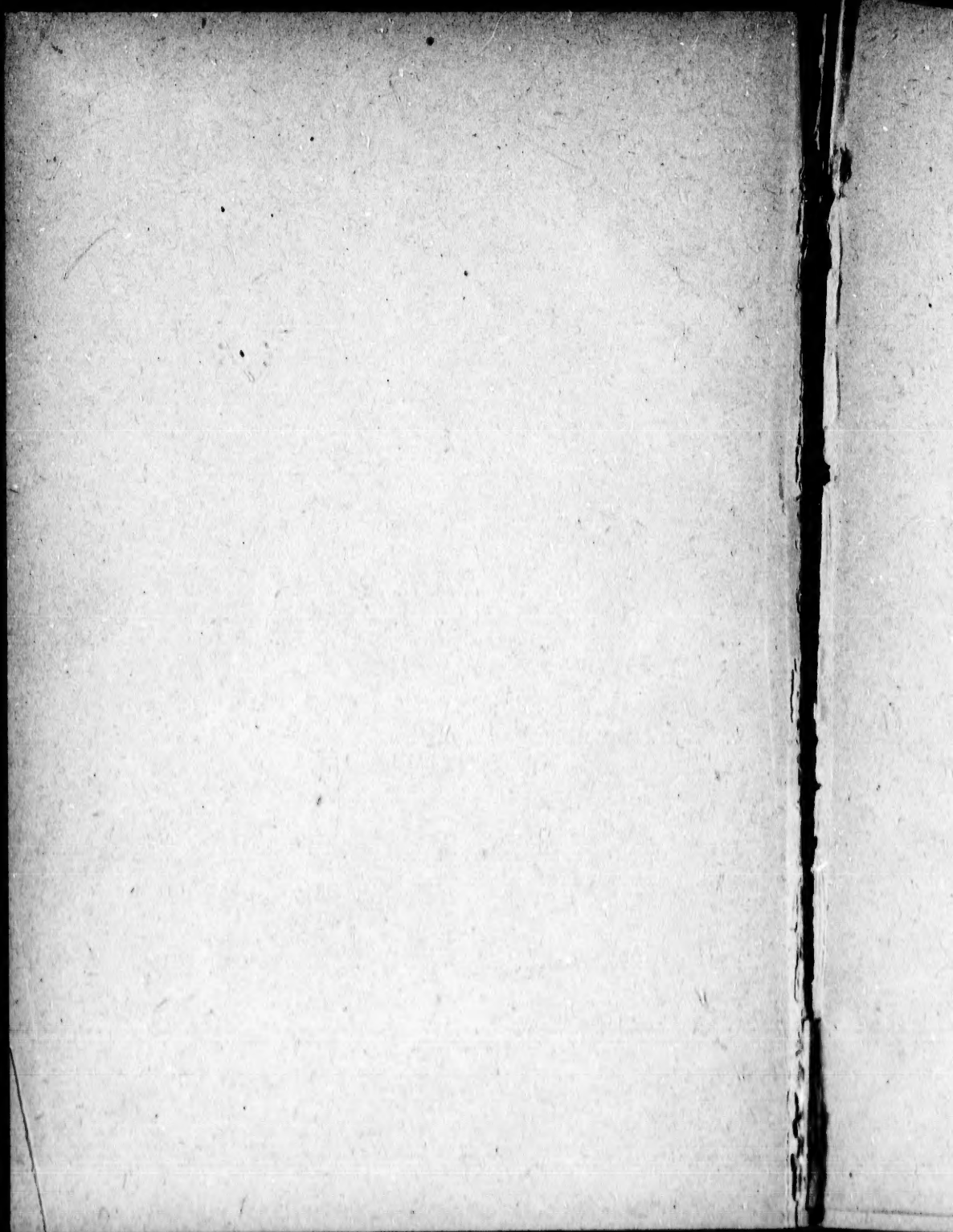






J. M. Le Paillan, P. A. curé

LE NYCTIGORAX

La



PAR

L'abbé Pierre DeFraine

MONTREAL

WILFRID BOUCHER, IMPRIMEUR
828, rue Berri
1900

PS

8461

R35 N9

1900

I

La Cigale et la Fourmi

Par un beau jour d'été,
Sur un superbe érable,
On aperçut une beauté,
Miss Cicada, nymphe la plus aimable.
Redoutant la froide saison,
La fourmi, pauvre aventurière,
Monte à cet arbre à sa manière,
En quête de provision,
Et voit au-dessus de sa tête
Dame cigale en pleine fête,

Et qui, chantant et fredonnant,

Trottait, voletait, tournoyant.

La fourmi dit : Ma sœur, pour gagner votre vie,

A l'honnête travail le bon sens vous convie.

La cigale répond : Je vis dans les plaisirs,

Vois-tu mes ailes de zéphyr,

Mon corset vert et mes pattes mignonnes ?

Mais toi, pauvre fourmi, couverte de sueur,

L'écorce d'un arbre sillonnes,

Sans trouver de repos à ton abject labeur.

L'hiver ne tarda pas ; une forte gelée,

Passant soudain sur la contrée,

Mit fin à tout le tralala

De la joyeuse Cicada ;

Péniblement elle se traîne,

Près de mourir et de froid et de faim,

Jusqu'à la fourmi, sa marraine,

Espérant aide de sa main.

A la porte elle gratte,

Donne de petits coups
De sa petite patte.
La fourmi d'un air tendre et doux,
Se mit à la fenêtre,
Eut de la peine à reconnaître
La belle nymphe d'autrefois,
Couchée à terre et sans force et sans voix.
Et la fourmi, bonne samaritaine,
La prend dans son joli domaine,
La met dedans un propre lit,
Avec soin la nourrit :

Mais trop tard ! à la mort la cigale succombe,
Et les fourmis s'aidant la mirent dans la tombe.

Je connais des garçons et des filles aussi,
Qui de leur avenir ne prennent nul souci.
Dans les plaisirs et la paresse
Ils passent leur jeunesse,
Mangent le sou dont ils ont hérité,
Meurent enfin de pauvreté.



II

Le Corbeau et la Pie

LA PIE

Bonjour, Monsieur, est-ce toi le corbeau
Admiré par le monde,
Qu'on n'en trouve pas de plus beau,
Dans cent lieux à la ronde ?

LE CORBEAU

Chère sœur, bien pensé, bien dit !

Ce qui pas mal chatouille mon oreille
C'est que ton sage et noble esprit,
Estime au point cette merveille.

LA PIE

Un don vraiment céleste est cette belle voix,
Dont les accents si doux résonnent dans les bois.
Mais dis-moi : faut-il croire,
Ainsi que raconte l'histoire,
Qu'un gros fromage fut volé
Par un corbeau mal élevé ?

LE CORBEAU

C'est un mensonge, une histoire maligne.
Certain renard, un beau matin,
Portant le nom de Roux-coquin,
Inventa tout ce conte indigne.
Pour lui ce n'est pas tour nouveau,

De voler un fromage aussi grand que la lune,
Mettre le tout sur le dos du corbeau,
Et faire pour soi-même une large fortune.

LA PIE

Cependant tu parais un dangereux fripon,
Qui fait le haut métier d'escroc et de larron.
Ne crains-tu pas notre garde-champêtre,
Ce vaillant défenseur des droits des citoyens,
Avec son sabre à blanc, poursuivant les vauriens ?
Devant la haute cour tu devras comparaître !
Le propre châtiment pour un être si vil,
Pour toi, communard, vrai socialiste,
Grand tapageur dans le club anarchiste,
Sera l'enterrement civil ;
Toi, pécheur sans remords et plus noir que le diable !

Là-dessus le corbeau de colère enragé,
Et sentant son honneur fortement outragé,

Vomit quelques gros mots d'une espèce damnable ;

Et dit : Sorcière à l'esprit le plus noir,

Pièce vilaine, immonde à voir,

O Jacqueline radoteuse !

Jamais tu ne vis,

Dans tout Paris,

Plus vile pétroleuse.

Mais leur colère est comble par ce temps,

Avec talons et becs une lutte s'engage :

Les deux oiseaux déplumés et sanglants

Trouvent la mort dans ce duel sauvage.

Pour vivre avec honneur et dans un doux repos,

Evitez, chers amis, tous les mauvais propos.

La querelle est fort dangereuse,

Et cause trop souvent une fin malheureuse.

III

Le Chien et les Loups

Mangeant les os d'une opulente table,
Un chien tôt devint gros et gras :
Avec la raideur d'un constable,
On le voyait marcher en mesurant ses pas.
Marlot était son nom. Un jour, en promenade,
Il rencontre des loups,
Leur demande : . Que cherchez-vous ?
Ah ! disent-ils, cher camarade,
Faites-nous quelque bon cadeau.
Voyez, nos os perçant la peau,

Nos poils ras, l'embonpoint en ruine ;
De tout cela, la cause est la famine.

Les temps sont si mauvais !
En vain nous parcourons les champs et les forêts,
Sans rencontrer un cerf et brebis moins encore,
Pour soulager un peu la faim qui nous dévore.

Et Marlot dit : Avec attention,

Messieurs, écoutez ma leçon :

Vous êtes des imbéciles,
De faire ainsi des courses inutiles ;

Tandis que tant de gens,
Bien nourris à vos dépens,

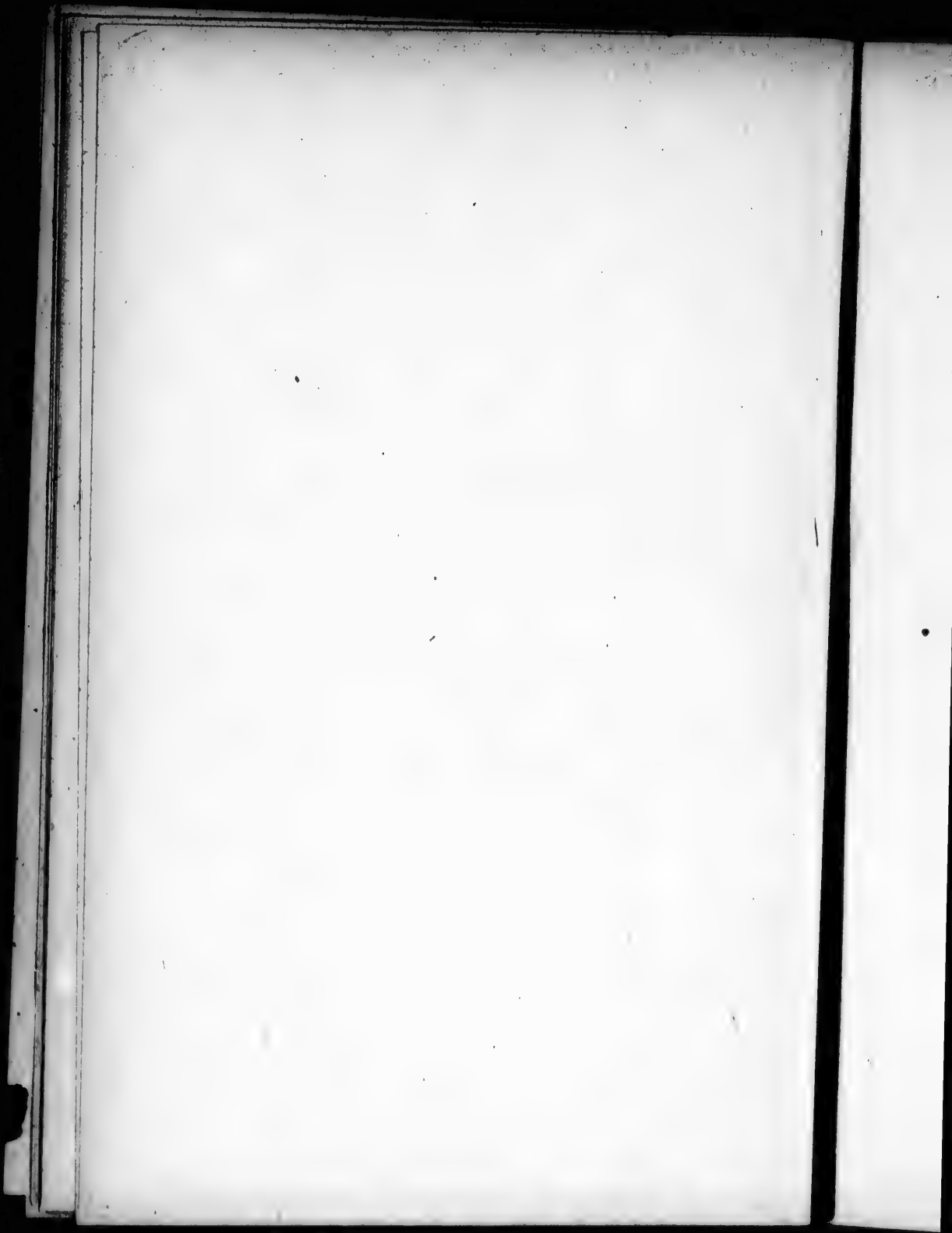
Vivent dans l'opulence,
Et possèdent des bœufs et des milliers d'agneaux.
Pour eux sont les profits, mais pour vous, les travaux,
Et la faim et l'indigence.

Pour obtenir vos droits, observez bien ceci :
Ces fripons mordez fort, sans trêve et sans merci.

Alors le chien s'évade avec vitesse.

Mais les loups font complot

De manger Marlot,
Disant : Il est tout rond, et gros et plein de graisse.
Le chien cria : Trahison, trahison !
Tais-toi, Monsieur, tes cris sont inutiles.
D'un maître expert les écoliers dociles
Sont obligés de suivre la leçon.
L'un tire la queue, un autre l'oreille,
De la cuisse un troisième enlève un gros morceau,
Casse les os, dilacère la peau.
Oncques ne vit lutte pareille !
Marlot s'échappe en hurlant,
Se met au lit couvert de sang,
Malade à mort et de mine piteuse,
Il comprit mais un peu tard,
Combien est dangereuse
La thèse du communard.



IV

Le Chêne et le Roseau

LE CHÊNE

Le Chêne un jour dit au Roseau :
Pauvre et frêle créature,
Dans cette boue et mare d'eau,
Ta vie est lourde et bien dure.
D'ailleurs tu n'as pour compagnons,
Que vers, têtards et champignons.
Le Roseau relevant la tête,
Vers l'arbre ami tourna son œil honnête.

Et dit : Votre discours vient de remplir mon cœur
De joie et de tendresse.

Puis-je savoir le nom de lui qui s'intéresse
Si vivement à mon bonheur ?

Je suis le roi-Chêne !

Les monts et les forêts sont mon vaste domaine.
Sur le haut de l'Olympe est bâti mon palais,
La faim, le froid, la peur ne m'approchent jamais.

ROSEAU

Roi ! vous avez reçu le sacre du saint chrême,
Avec les oraisons du Métropolitain ?

CHÊNE

A quoi bon le sacre, ou l'emblème !
Ne suis-je pas tout puissant souverain ?
Je laisse aux saint prélats l'oiseuse liturgie.
Il dit. Une foule en furie

Accourt avec haches, couteaux,
Prête à couper le roi-Chêne en morceaux.
Quoi donc ! dit-il, tuer votre bon maître !
Sous mon ombrage opaque ont dormi vos moutons,
Et mes glands ont toujours engraisé vos cochons.
Tant de bienfaits allez-vous méconnaître ?

La canaille répartit :
On t'appelle tyran et cela nous suffit.
Mort au tyran ! hurle la foule,
Et sous leurs mille coups le roi-Chêne s'écroule.

Quand la corde lia les pièces en fagots,
Pour leur transport dans de gros chariots,
Le Roseau gémissant exhala ce langage :
Hélas : roi le matin, le soir bois de chauffage !

Etes-vous roi, président
Ou dix fois millionnaire,
Craignez Dieu : car un instant
Peut tout défaire.

M

Po

Ba

Baronet et Baptiste

Un nouveau-né dans une étable,
Non loin du fleuve Saint-Laurent,
Offrit un cas très remarquable
Aux fouilles du monde savant.
Messire Baronet, professeur émérite,
Connaissant tout et même l'inconnu,
Fut prié d'aller tout de suite,
Pour faire un examen de ce nouveau venu.
Baronet s'écria : Messieurs, de la science
Les progrès aujourd'hui sont tels,

Qu'elle a prédit des cas pareils.
Qui peut douter de sa puissance ?
Quelle victoire pour Darwin !
Voyez, ça n'est ni veau, ni biquet, ni poulain ;
Et ce fait nous assure
De l'incessant progrès de la nature.
Ce monde plein de force est toujours progressif,
Monte de bas en haut sur une grande échelle.
Pour l'œil perçant du savant attentif,
C'est l'Evolution de matière éternelle.
A présent, contemplez ce joli nourrisson,
Ces pattes d'oie et queue à la poisson ;
Trois yeux au lieu de deux, cinq oreilles visibles
Sont de l'amendement les preuves infaillibles.
De cet événement il faut se réjouir,
Car le monde sayant est sûr de l'avenir.
Et ce noble évolué de l'ancien pachyderme,
J'ai l'honneur, en ce jour, le nommer Néoderme.

Et vous, Baptiste, expliquez-nous ce cas :

Que pensez-vous de cette affaire ?

Sans faire trop de fracas,
Et sans préjugé téméraire,
Je dis, malgré tout le grec dans son nom,
Ce néoderme et ce doux nourrisson
N'en est pas moins un monstre. Il est hors de nature
Et du beau naturel laide caricature.

Dieu tout puissant, de tout le Créateur,
Des animaux divers et des fleurs odorantes,
De tout aussi, sage Conservateur,
A fait l'espèce fixe et ses lois permanentes.
L'âne jamais ne deviendra chameau,
Ni la tortue un noir corbeau :
Le singe sera bête et jamais autre chose !
Absurde il est, sans contredit,
D'admettre qu'un produit,
Ou qu'un effet soit plus grand que sa cause.
Ce que dit Baronet est vide de bon sens,
Un pot-pourri plein de gaz et de vents.

Vous savez que la ressemblance
N'est pas du tout preuve de descendance.
Caractères communs aux êtres sont donnés,
Mais sur types divers ils sont échelonnés.
Le plan d'un seul Auteur se voit dans la nature,
Où règnent l'ordre et la stabilité.
Et tout est fait en poids, nombre et mesure,
Et le monde reluit de grâce et de beauté.
Quel don incomparable est la science vraie !
Elle éclaire l'esprit, elle ennoblit le cœur.
Mais la fausse est une plaie,
Qui corrompt la morale et sème le malheur.
Tout ce qui contredit la vérité divine
Est faux et méprisable, et cause notre ruine.
Si le bon Dieu fût Darwinien,
Ah ! que serait ce pauvre monde ?
Laid, affreux, un cloaque immonde,
Sans bonheur et sans joie et privé de tout bien.
Le monstrueux partout et la dure souffrance,
Sans remède le mal, sans lueur l'espérance.

Je vous dis donc, Messieurs, en concluant :

Que tout athée est bipède puant.



VI

Les Darwiniens et Barnum

Dans Boston, cité très savante,
On vit un jour se réunir
Une assemblée intéressante,
Pour discuter un être encore à découvrir,
Et puis, faire accepter par le monde crédule
Le système niais de leur sotte formule.
C'est un club composé surtout de Bostoniens
Qui du nom de Darwin s'appellent Darwiniens ;
Prétendant avec arrogance
Qu'eux seuls ont dans les mains la clef de la science,

Qu'eux seuls ont des yeux pour voir ;
Que cette terre
Est bien légère
Pour supporter le poids de leur savoir.
Le dogme principal, foyer de leur lumière,
Du génie ascendant la limite dernière,
Est que l'homme est l'enfant,
Soit d'un Magot, soit d'un Orang-Outang,
Ou d'une guenon grimaçante,
D'un singe enfin, mais pas encore trouvé.
Ils disent cependant, d'une voix triomphante,
Que ce point capital sera bientôt prouvé.
Qu'il ne faut qu'un pont de passage,
Liant la bête pure au parfait Bostonien.
On le voit ce n'est presque rien.
Trouvé ce trait-d'union, le monde sera sage !

Des milliers de curieux
S'étaient rassemblés dans ces lieux,
Attirés par les cris : Voyez : c'est le Neptune !

Au port il entre. Le voilà !
D'un prix inestimable il porte la fortune,
Des Darwiniens, l'illustre grand papa !
C'est alors qu'aborda, des régions lointaines,
Barnum : ses cages étaient pleines
De singes, d'autres animaux.
Voyez, Messieurs, dit-il, voyez, comme ils sont beaux ;
Ces ours, ces lions fiers, ces tigres indomptables,
Ces aspics et boas, ces dodos admirables,
Ces gibbons, ces ouistitis,
Ces magots, ces makis.
Cet orang-outang, là, voyez, il est presque homme !
Pour lui donc, un million serait petite somme.
Il est le seul trouvé dans les cinq continents :
Et sur la foi de tous les grands savants,
Qui sont doués d'une science sûre,
Lisant à découvert les lois de la nature,
Il n'est que trop certain
Qu'il ne faut qu'un clystère,
Pour injecter l'esprit humain

Dans son cerveau, le foie ou quelque autre viscère.

Il est facile de savoir

Que cet Orang admirable

Est anthropopithèque véritable,

Comme chacun de vous, de ses yeux, peut le voir.

Vous, Messieurs Darwiniens, choisissez votre ancêtre ;

Sans le moindre embarras vous pouvez le connaître ;

S'il parle congolais,

Comme il vient du Congo, c'est chose naturelle :

Comme tous nous parlons anglais,

Notre langue maternelle.

Pour faire votre choix,

Ce ne sera pas difficile :

Je vous offre ours, tapir, putois

Têtard, crapaud et crocodile.

On vit alors ces Bostoniens rougir,

Et prêts à renoncer Darwin leur propre maître,

Quand on les pressa de choisir

Parmi ces brutes leur ancêtre.

Les spectateurs de même étaient fort dégoûtés,
N'apercevant que guenuches hideuses :
Dirent qu'ils étaient mal traités,
Et pris dans des toiles trompeuses ;
Donc à ces gredins, à ces sots,
Mécontents qu'ils étaient ils tournèrent le dos.

Barnum parla, d'autres parlèrent,
Puis, ayant fini leurs discours,
Ce Barnum s'en alla, ces autres s'en allèrent,
Hélas ! Le trait d'union fut perdu pour toujours !

VII

Les Renards de Winnipeg

Winnipeg produit des Renards

Plus rusés que les autres :

On chercherait de toutes part,

Sans trouver de tels apôtres.

L'un d'eux portait le sobriquet

De Milord Jaquet.

Par un hasard fort déplorable,

Ce Jaquet brûla son cerveau

Dans un pot de gaz inflammable.

Il en sortit pourtant plus savant et plus beau.

J'ai, disait-il, l'enseignement primaire,
Secondaire, universitaire,
J'ai tout dedans mon cercelet.
A toute heure, il trompétait :
Je suis en pleine efflorescence !
Mais vous, pauvres Renards, croupis dans l'ignorance,
Etes en proie aux superstitions,
Aux fables, aux vaines illusions,
Sans progrès et sans lumière,
Comme de gros paysans
A l'air stupide et d'allure grossière
Et sans changer ni peau, ni mœurs avec les ans.

Nous, nous avons chassé Dieu de l'école,
De l'esprit et du cœur :
Et la raison a pris le rôle
De Dieu Créateur.
Et j'aurai, moi, ma carrière éfant close,
Les honneurs des Héros, la haute apothéose !

Par ce temps, les Renards étaient fort irrités
De cette inepte semonce ;
Mais l'un d'eux comprimant ses esprits agités,
A sa question demande une réponse :

Dis-nous, Milord Jaquet,

Un savant ce que c'est ?

A quoi donc est-il semblable ?

Est-il ange, sorcier ou diable ?

Je t'ai vu briser des volets

Pour voler les plus gras poulets !

Un savant, mes seigneurs, connaît tous les mystères,
Il boit l'éther astral et l'arome des sphères.
Pour lui la terre est haute et très bas sont les cieux :
Il peut voir par l'oreille, entendre par les yeux !

Mais les Renards, à bout de patience,
Et pour vérifier les dons de sa science,
Lui crevèrent les yeux et dirent au pédant :
Vois par l'oreille maintenant,

Butor blasphémateur ; va chercher tes semblables,
Parmi tes pareils incapables.

Aveugle, oui, notre fourvoyé
Tomba dans le lac, fut noyé.
Et quant à son apothéose,
Voici comment se fit la chose :
Les loutres et les rats
Armés d'yeux, nez et dents habiles,
Firent de somptueux repas
Du gros Jaquet, Milord des imbéciles.

De
De
En

VIII

Les trois Ours Canadiens

PREMIÈRE PARTIE

De Médard et Dupin et de sire Grégoire,
De trois ours canadiens je vais conter l'histoire.
En un temps peu lointain, au nord du Canada,
L'un d'eux disait à ses confrères :
Quittons ces mauvaises terres,
Vrai Capo di nada.
L'hiver vient avec son cortège
De froid piquant et tempêtes de neige.

Par conséquent, décidons-nous
A chercher un climat plus doux.

L'avis de l'ours Grégoire
Fut observé par Dupin et Médard :
Les autres n'y voulaient pas croire.
Ces trois hâtèrent leur départ
Vers le sud, pleins d'espérance.
Et voilà que nos émigrants,
Après un nombre d'accidents,
Ont devant eux un pays d'abondance.
Kentucky ! s'écrie un des trois.
Kentucky ! crièrent trois voix.
Nos ours voyant tant de richesse,
Se mirent à danser de joie et d'allégresse.
Voyez ces pins, comme ils sont gracieux !
Et ces chênes majestueux :
Leurs rameaux sont chargés de vignes pendillantes
Qui tendent vers le sol leurs grappes succulentes,
Et de leurs troncs coule un miel le plus doux.

Voyez, noix d'hickory : puis, dans cette futaie,

· Riches moissons de la petite baie.

Les glands, papaws et les persimmons mous,
Pour des ours, grands seigneurs, présentent une table

Abondante, délectable !

Bien plus : cerf, racoon, dindon,
Par ci, par là, partout, se trouvent à foison.

Nos ours assis au clair de lune,

Un soir serein, tiède et très beau,

Causaient paisiblement de leur bonne fortune,
Lorsque certaine odeur toucha leur long museau.
Eh ! qu'est ça, dit Médard en sursaut qui se lève ;
Dis-nous, Grégoire, est-ce donc que je rêve ?

Il dit : c'est la saison, où dans ce Kentucky,

Chaque fermier fait du Whisky ;

Et du still-house nous arrive

Cette vapeur si suave et si vive.

Dans ce comté de Bourbon
Est distillée, et nous sert de boisson,

Cette eau-de-vie enchanteresse,
Qui fait du bien et fait du mal,
Et quelquefois cause l'ivresse,
Et pervertit le sens moral.
Vite il me faut courir à la cuve pour boire.
Pour l'eau de feu sire Grégoire
Petit à petit
Acquiert de l'appétit ;
Il happe un peu, puis plus, puis beaucoup, puis s'enivre,
Et croit, sans ce nectar, qu'il ne pourrait plus vivre.

Lorsque le bon Médard vit que son compagnon
Prenait goût à cette boisson,
Il lui dit, en ami : Très digne et cher confrère,
Seigneur très noble et très puissant,
De tous les ours le plus vaillant,
Notre existence est ici bien précaire.
Sachez que tous ces Kentuckiens
Sont de grands magiciens :
Avec de longs bâtons, font flamme et bruit terribles,

Perçant de trous tous les objets visibles.

Ils ont encor pour mieux nous outrager

De gros chiens de chasse

Ennemis de notre race :

Il nous faudra donc bientôt déloger.

Grégoire répondit : Vous êtes bien timides.

Par la force et les combats,

A ces ennemis perfides

Il faut donner les honneurs du trépas.

De ces gens une vingtaine,

Seul, dans mes bras, j'écraserais sans peine.

Soyez donc courageux et vrais ours canadiens,

Et plongez griffe et dent dans ces maudits païens.

Dupin, qui jusqu'alors avait gardé silence,

Mais sur le tout avait bien réfléchi,

Opina : Ce serait la plus grande imprudence

Pour nous de rester ici :

Car à cette heure

Les habitants d'alentour,

Ayant trouvé notre demeure,
Sont déjà prêts à nous jouer un tour.

Leur attaque terrible
Nous devons éviter le plus vite possible.
De fuir je vois nécessité,
Si nous voulons nous mettre en sûreté.

Dupin allait en dire davantage,
Croyant avoir porté Grégoire au repentir ;
Mais cessa quand il vit que son discours si sage,
N'avait fait que de l'endormir.
Et pour qu'il s'éveille,
Court et le tire par l'oreille,
Criant à haute voix : Grégoire, levez-vous :
Les chasseurs, les voilà, prêts à tomber sur nous.
Comme des cerfs blessés par balle meurtrière,
On voit nos ours galoper et bondir,
Et les chasseurs, en vain, à leur derrière,
Se pressent de courir.

Les trois ours, arrivés non loin de Louisville,
Après un long et pénible chemin,
Croyaient trouver un sûr asile
Et prendre du repos, rassasier leur faim.
Un still-house est là, dit Grégoire ;
Le fumet délicat de la cuve en ferment
Est porté jusqu'à moi, sur les ailes du vent.
Je le connais, j'y cours, car j'ai besoin de boire.
D'aller là, dit Médard, vous avez très grand tort.
Cette eau-de-vie est, pour vous, eau de mort.
Il courut, but, et puis sous les herbes se couche,
Et s'endort profondément.
Survient la foule farouche,
Qui le tue aisément.

Les lieux de cette tragédie,
Bear-creek, Bear-grass sont encore appelés :
Mais Dupin et Médard, pour se sauver la vie,
Vers les grands lacs s'en sont allés,
Et firent le récit de la fin malheureuse

Du chef le plus vaillant d'une race fameuse.
Jamais, dès lors, aucun ours canadien
Ne s'est aventuré sur le sol kentuckien.

Ayant su cette fin tragique,
Les Français habitant Notre-Dame du Port
Firent un tombeau magnifique
Pour honorer l'illustré mort :
Et ce monument funèbre
Porte épitaphe célèbre.
On y lit :

Ci-git
L'ours très puissant sire Grégoire.
Cessant de vivre, il dut cesser de boire.
Passant, vois, par son triste sort,
Que l'eau-de-vie est eau de mort.

DEUXIÈME PARTIE

Dupin, Médard, dans leur voyage,
Ayant passé lac Erie à la nage,
Et donné du repos à leurs pieds fatigués,
Se sentant libres, soulagés,
En voyant leur terre native,
Se mirent à chanter dans leur joie excessive.
Et comme vers le nord ils firent leur chemin,
Leurs voix fortes, éclatantes,
D'un bourdon lourd et ténor argentin,
Dans les forêts au loin étaient retentissantes.

Le charme de leurs chants
Avait sur tous les cœurs des attraits si puissants,
Que les loups et les ours, les élans, les gazelles,
Oubliant, pour un temps, leurs humeurs naturelles,
Accoururent en masse et devinrent chanteurs,
Pour tenir compagnie à nos deux voyageurs :
Et c'est près l'Ottawa qu'ils fixèrent leurs tentes,
Sur des tapis de fleurs et d'herbes odorantes.

Médard alors exhorta cette armée,
Par le clairon, le tambour et le chant
De célébrer la haute renommée
De signor ours, Grégoire le vaillant ;
Publier à toute la terre,
Les succès et revers de leur fameux confrère.

Alors la voix de tous ces ours,
Tonnant par tous les alentours,
S'éleva de la terre et monta jusqu'aux astres,
Pour conter de Grégoire et succès et désastres.

Chers compagnons,
Avec ardeur chantons.

Il était fort comme Hercule,
Avait la voix d'un stentor ;
En sagesse, digne émule
D'Ulysse et de Mentor.
Tant de talents, tant de noblesse,
Il noya dans la cuve et perdit dans l'ivresse.

Chers compagnons,
Avec ardeur chantons !

Sa robe riche et précieuse,
Trébuchant,
Il la salit, dans la crotte fangeuse,
Tombant.

Sa peau d'un noir brillant et lisse
Fut vendue à l'encan,

Et devint la noble pelisse,
Des épaules du grand Sultan.

 Sa langue éloquente
 Donnait de sages avis,
Mais ivre, elle pendait de sa gueule béante,
 Balbutiant des contes gris.
Pour un héros, quelle vergogne,
De mourir comme un ivrogne !

Dans les combats brave et sans peur,
Vingt chiens, de loups une douzaine,
 Il remplissait de terreur,
Ou les broyait sans trop de gêne.
Pour un héros de si grand nom,
 Quelle vergogne
 De subir comme un poltron
 La mort d'un ivrogne.
Apprenez par son triste sort,
Que l'eau-de-vie est eau de mort.

Les chants étant finis, prêchant la tempérance
Le bon Médard, dans un grave sermon,
Fit voir les maux de la boisson
A tous présents, qui vieux, qui dans l'enfance :
Que tout, argent, raison, honneur,
Est perdu dans la cuve de malheur,
La source amère de l'ivresse.
Que la vraie eau-de-vie est l'eau du Mattawa,
Qui remplit à pleins bords la fameuse Ottawa,
Et maintient la santé, la vigueur, la jeunesse.

Et mille bouches à la fois,
Comme un fracas d'un long tonnerre
Qui fait vibrer les échos de la terre,
Donnaient un plein essort à leurs puissantes voix :
Et Médard déployant une large bannière,
Ensemble ils firent ce serment :
Dès ce jour même, à notre heure dernière,
Tous nous refuserons tout breuvage enivrant.

Depuis cette fête admirable,
Au Canada, très sobres sont les ours ;
Mais il est certes regrettable
Que les hommes là-bas ne le soient pas toujours.



P

B

IX

Les Léopards au Mammoth-Cave

PREMIER CONGRÈS

Pour ses nobles coursiers, tabac et bon whisky,

La palme vient au Kentucky.

Bien plus, son Mammoth-cave est si grande merveille,

Que l'on n'a jamais vu

Une caverne pareille

Dans le monde connu.

Satan jugea ces souterrains propices,

Pour y tenir ses plus fameux comices :

D'y rassembler de toutes parts
Les Orients et seigneurs Léopards.

Au Solstice en personne il préside à la loge,
Quelquefois Belzébub, ou tout autre démon,
Est délégué par lui, pour donner en son nom
Ses ordres et statuts, et le blâme et l'éloge.

Donc, sur un trône orné d'or et rubis,
Du gouffre noir le fier monarque
Pompeusement s'étant assis,
De son gosier gonflé ce gros discours débarque :

Messeigneurs Léopards ! votre aide et vos travaux
Ont préparé la race humaine
A tomber sous notre domaine :

Et nous avons partout arboré nos drapeaux.
Mais pour nous subjuguer tous les coins de la terre,
Un immense progrès nous reste encore à faire.
L'enseignement sans Dieu les peuples ont voté,
Grâces à vos efforts ; mais d'un autre côté,

Les forces contre nous deviennent formidables ;
Il faut des bataillons de guerriers indomptables.

Mais je connais votre cœur de lion,
Qui brise, et broie et bat toute opposition.

Moi, Satan, à vous je m'adresse.
Suivez donc mes avis et mes plans de sagesse,
Courage des lions et ruses des renards,
Feront de vous de parfaits Léopards.

Pour réussir dans notre affaire,
Il est tout à fait nécessaire
De promettre ces biens qui trompent les humains,
Richesses et plaisirs et libertés sans freins.
Liberté ! c'est le mot dont le charme magique
Captive les esprits et les cœurs fait bondir ;
On voit, au son de sa musique
Les peuples enivrés sauter et tressaillir.

La liberté de conscience,
Le droit de croire ou rejeter

Est la seule puissance
Que l'homme doive respecter.
Conscience, n'importe, ou bonne ou bien mauvaise
Pour tuer, voler ou mentir :
Sur tous ces points mettez-vous à votre aise.
Vos poches d'or quand vous voulez remplir,
Mais usez, dans ces cas, de beaucoup de prudence,
Pour sauver votre cou, du nœud de la potence.

Pour servir Dieu faites ce qu'il vous plait.
Mais il serait plus désirable
De secouer son joug intolérable,
Et de l'ignorer tout à fait.
Par des milliers d'écrits corrompez la morale,
Et facile sera la victoire infernale !

La Bible il faut respecter,
Ses mythes aussi bien que toute autre matière,
Vous avez tous le droit et patente plénière
Et pour la lire et pour l'interpréter.

Chacun croyant à sa propre devise,
Il en résulte une grande beauté
Par l'effet séduisant de la variété,
Et fait, que chaque tête est flèche d'une Eglise !

Voilà, Seigneurs, pour tout le genre humain,
Des droits et libertés la charte libérale.
A l'œuvre maintenant il faut mettre la main,
Pour gagner à tout prix la victoire infernale.
La liberté de culte et de gouvernement,
La conscience libre et libre enseignement :
Forcez ces quatre lois, à bases immobiles,
Sur tous les habitants des terres et des fies.
Ainsi terres et mers, et leurs productions,
Tomberont au pouvoir de nos Anglo-Saxons.
Tout le noir continent leur revient en partage :
Non seulement par diplôme titré,
Mais plus encor par vrai droit d'héritage.
Leurs Darwins n'ont-ils pas montré,
Par preuves sans réplique,

Que nos Anglo-Saxons surpassent les humains,
Eux seuls étant issus d'un vieux singe d'Afrique ?
 Donc les Anglais et les Américains,
 Et leurs beaux congénères
 Les Prussiens, leurs demi-frères,
 Ont bien droit d'en chasser les Portugais,
Laisant des sables secs aux variteux Français.
Mais qu'ils aient droit ou non, ils ont la force brute
 Pour terminer toute dispute.
Et quant au Congo belge, entendez ce sourd bruit,
Qu'ils prendront ce gâteau quand il sera bien cuit.
Vous, Seigneurs Léopards, étendez votre empire,
Dans ce vaste univers, sur tout ce qui respire.
Observez, des héros qu'ont vus les temps passés,
Les exploits immortels en lettres d'or tracés :
Pombal et d'Aranda, nos serviteurs fidèles
Choiseul et Mazzini prenez pour vos modèles.

Ormuz, un Léopard savant et respecté,
 Demande alors : O roi sérénissime,

Monarque tout-puissant des gouffres de l'abîme,
Un certain point m'a toujours inquiété :
 Quelle liberté ce peut être,
Si pour le joug du roi célestial,
 Il nous faut reconnaître
Celui du despote infernal ?

A ces mots, l'assemblée attend un gros orage :
 Car Satan fumant de rage
Vite se lève furieux
Et dit à ses satellites :
 Donnez cent coups de serpents tortueux
A ce maudit pervers, écolier des Jésuites.
Les Léopards, tout saisis de terreur,
Voyant leur chef enflammé de fureur
Pêle-mêle prirent la fuite,
Et Satan essoufflé se mit à leur poursuite.

Ormuz apprit à ses frais
Qu'il est dur, le joug satanique,

Et renonça pour jamais
Au rite maçonnique.



X

Les Léopards au Mammoth-Cave

DEUXIÈME CONGRÈS

Chicago, fameuse cité,
De toutes les grandeurs possède l'auréole,
Et porte avec crédit et noble dignité
Le haut titre de Métropole.
C'est là que venait de mourir
Une charmante demoiselle.
Au moment de l'ensevelir,
Il survint une querelle.

C'était Dora Mitchell, schoolman de grand savoir,
Stricte, attentive à son noble devoir.
On s'étonnait que notre Chicagonne
Voulût passer pour amazone.
Mais Miss Dora de son vivant
Avait réglé son propre enterrement.
En terre ? Non, cette mame savante
Se réserva les feux d'une fournaise ardente.
En tout elle affectait le sexe masculin :
Et pour acquérir de la gloire
Et surpasser le sexe féminin,
Légua ses os et chairs à l'affreux crématoire.
Ceci déplut à ses parents,
Et ses amis de même en étaient mécontents.
On porta donc cette affaire
Au conclave kentuckien
Pour savoir ce qu'il fallait faire,
Et respecter de tous et l'honneur et le bien.

Au Mammoth-cave, une eau le Styx est appelée ;

Et là, des Léopards se tenait l'assemblée.
Satan y délégua le sombre et vieux Pluton,
Avec l'atroce Cerbère,
Sur ce problème funéraire
Pour donner une décision.

Pluton, prenant le masque de jeune âge,
A ses confédérés adressa ce langage :

Rien n'a plus fait pour notre avancement
Que bel ordre observé dans un enterrement.

La pompe gaie, extérieure,
Détruit pensée ultérieure
De l'enfer, jugement et de l'éternité,
La terreur de l'humanité.

Voici donc ma sentence
Sur la question du moment :
Le crématoire en droit et connaissance
Je condamne absolument.
Moi, grand Mogol du noir Tartare,
J'abolis, moi, cet usage barbare.

La Miss Dora, malgré ses vœux,
Ne peut crêmer dans les feux.

Le crématoire alors on ferme, on serre

Sur l'ordre de Pluton :

Et Miss Dora fut mise en terre.

Ainsi finit la question.

Et tous les Léopards devant l'ordre du maître

S'inclinèrent d'un seul accord.

Quand l'un d'eux demanda : Nous vous prions, Milord,

Notre futur devoir de nous faire connaître.

Pluton répond : C'est mon plus grand plaisir

De satisfaire à ce désir.

Pour régler vos travaux, un cours systématique

Je vous trace aujourd'hui, dans un code pratique.

Trois choses je soumets à votre attention ;

Le cercueil, les fleurs, le sermon.

Accumulez le luxe et pompe vaine,

Et tout ce qui flatte l'orgueil.

Donc avec soin, préparez le cercueil,

Pour y bercer la belle forme humaine,

Qui du marbre et du lis possédant la blancheur,
Semble se reposer dans le sein du bonheur.

La bière couvrez de parure
De soie et de satin,
Tandis que l'or fait la bordure
Autour d'un élégant coussin.

Les chants et les cantiques
Réjouiront les esprits et les cœurs,
Ainsi que parfums balsamiques,
Venant des gros bouquets de fleurs,
De roses, lilas, d'immortelles
De pavots, œillets, pimprenelles.

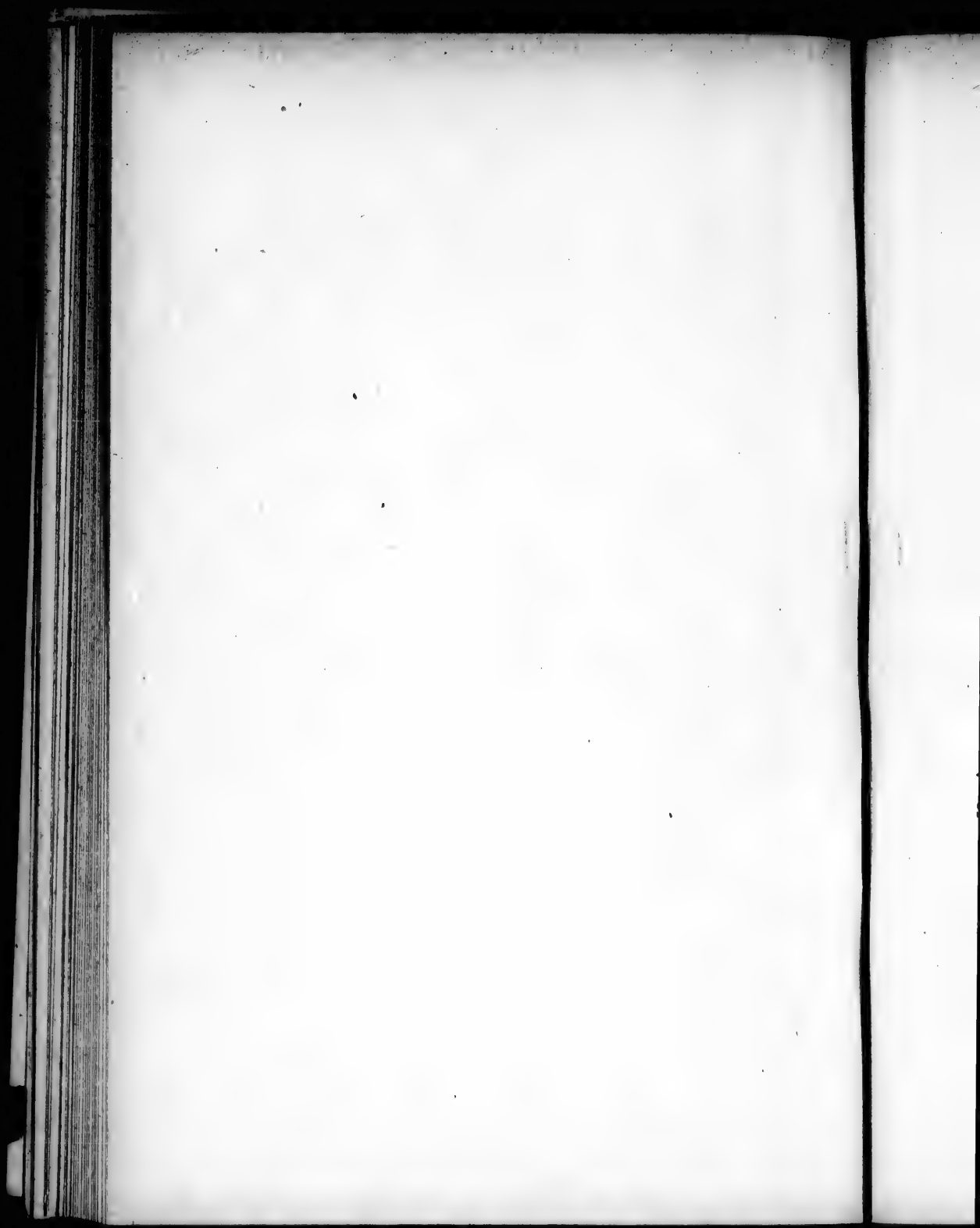
Devant le catafalque il faut un beau sermon.
Du défunt vous devez exalter le renom,
Son cœur, sa haute intelligence,
Son esprit libéral, sa fière indépendance.
Il faut montrer que cet homme de bien
Était citoyen admirable,

De Dieu, vraiment, ne croyait rien,
Mais dont la vie était irréprochable.
L'état de l'âme après la mort
Touchez de façon très légère.
C'est une mauvaise manière
Que des damnés citer le triste sort ;
Et quant au ciel connu par le vulgaire,
Par prudence n'en parlez guère.
Plerome et Vervana, séjours des purs esprits,
Donnent la jouissance à tous nos appétits.
A relever le paganisme
Sur les débris du christianisme,
Vous, Léopards, dirigez vos efforts.
Bannissez donc des obsèques dernières
Eau bénite, encens et prières,
Et comme des païens enterrez tous vos morts.
Que si nous préférons le rite maçonnique
Ne cessant de l'encourager,
Avec lui cependant, l'excellente pratique,
L'enterrement civil, nous voulons propager :

Et mes enseignements, ces fanaux de lumière,
Répandez avec soin sur cette terre entière.

Ainsi parla Pluton, quand des éclairs brillants
Firent signal aux assistants
Qui tous le pied levèrent,
Et par les creux du roc vitement s'échappèrent.

Jadis, Pluton passait pour Dieu,
Mais il n'est rien qu'un méchant diable,
Qui s'en va souffler en tout lieu,
D'entourer les défunts d'un luxe détestable.



XI

Les Léopards au Mammoth-Cave

TROISIÈME CONGRÈS

Au Mammoth-cave on trouve une superbe salle :

Si grande, qu'elle acquit le nom de cathédrale.

Là, dans cet antre Kentuckien,

Se tint congrès léopardien.

Satan, pour présider et faire une lecture,

Y députa son messager Mercure,

Mercure, le patron des brigands et voleurs,

Malin, plein d'astuce et finesse,

L'intime ami des escrocs et fraudeurs.
Comme il est éloquent, et souple, et plein d'adresse,
Il procure aux parleurs, aux fameux avocats,
Aux députés du peuple, aux candidats,
Leur voix mielleuse et civile manière.

Comme un grand roi devant sa cour,
Ainsi parut Mercure. Il portait, en ce jour,
Et riche caducée et belle talonnière.

Dans leur costume attrayant,
Les Léopards se présentèrent
Devant leur président,
Et pleins de respect l'écoutèrent.
Mercure ainsi commença son discours :

Messieurs ! Dans ces derniers jours
J'ai visité les terres et les îles,
Petits hameaux et grandes villes,
Comptoirs, magasin, tout :
Et je dois confesser ce fait fort déplorable,
Que notre foi presque partout

Languit en état pitoyable,
Et que les feux éternels
N'ont pas reçu leur part de criminels.
Il faut donc raviver du mal la propagande,
Et dévouement complet Satan vous recommande.
Par conséquent, pour presser vos travaux,
Je vais vous indiquer quelques points principaux.
Les pays de langue anglaise
Il ne faut pas toucher,
Leur religion est aussi mauvaise
Que nous puissions désirer.
De leurs pauvres ouvriers et plus pauvres ouvrières,
Dans les fourneaux, les mines et carrières,
Ne dites rien, ni de ces cachalots gonflés
Des millions qu'ils ont accumulés.
Nous, les élus des grandes loges,
Nous leur offrons nos sincères éloges.
Et comme tout va bien chez les Anglo-Saxons,
Tâchons de retenir ce que nous possédons.

Donc, dans d'autres pays cultivez la récolte.

En haut, en bas, dans tous les rangs,
Chez les peuples latins attisez la révolte,
Organisez partout des clubs de mécontents,
Répétez, jour et nuit, que c'est de l'esclavage

Que d'obéir à de mauvaises lois ;

Pour des héros, que le plus noble ouvrage
Est de faire crouler et cléricaux et rois.
Coulez-vous poliment dans tous les rangs et classes,
Pour faire gros profits, par les meilleures places.

Et ceux qui ne sont pas à nous,
Exploitez ces crétins, riches, pauvres et tous.

On trouve un grand pays, qui donne l'espérance
Qu'il sera tout à nous ; c'est la fameuse France

Qui, par ses expositions,

Son trafic honteux des Ames,

Ses arts lascifs et théâtres infâmes,

Amasse l'or des nations,

A proscrire follement " Dieu protège la France, "

Et par l'apostasie a perdu sa défense.
Ses soldats nous verrons morts ou paralysés ;
Ses formidables cuirassés
Descendre dans l'abîme,
Et ses milliards, passer à ses durs ennemis !
O France, ô France, ainsi sera vengé le crime
Que vous avez si bêtement commis !

D'une voix rauque et bégayante,
Corfou, fanatique enragé,
Et jusqu'aux os par le vice rongé,
Dit : Prenons des schoolmans, à la mine attrayante,
Pour prêcher l'actuel progrès ;
Et nous pourrons compter sur les plus grand succès.
Car ces belles Hélènes
Par leurs chants de sirènes
Ont pouvoir de changer les hommes en troupeaux
De porcs, de loups et d'autres animaux.
Mercure de Corfou releva la sagesse,
Et donna quelques tours de sa propre finesse.

Un programme bien net, dit-il, il faut tâcher
De lire aux Dames auxiliaires,
Et nous verrons marcher,
A pas de géant, nos affaires.
Se répandant en tous pays,
Les villes et les campagnes,
Les champs et plateaux des montagnes.
Elles ramasseront des détails inouïs.
Mais si leur plume élégante
Ne trouve rien de piquant,
Elle sera néanmoins éloquente
Pour embellir tout petit incident.
Et l'arsenal est prêt pour y prendre des armes.
L'ignorance, la superstition,
Les feux de l'inquisition,
Le pape noir et blanc, et Jésuites et Carmes,
Frères d'école et Franciscains,
Pour leur esprit adroit sont fertiles terrains.
Plutôt que de donner une histoire incomplète,
Elles écriront tout ce qui leur vient en tête.

C'est pleins d'effroi que nous lirons
Ce qu'elles auront vu dans de noires prisons.
Dans Quito des sœurs religieuses
Mourant de faim sur le carreau,
Et dans Lima des scènes plus hideuses
Où, vivantes encor, les murs sont leur tombeau.
Elles divulgueront le produit de leurs songes,
Mêlant un peu de vrai dans de bien gros mensonges.
Heureux journaux, heureux ces milliers de pamphlets
Qui pourront publier ces détails, ces secrets !
Par ce temps, on allait terminer la séance,
Quand Arthur, pour parler, nonchalamment s'avance
Et dit : Trop nombreux sont les prédicants,
Ministres saints du plus pur Evangile :
Que faut-il faire de ces gens ?
Leur influence est-elle utile ?
Alors les Messieurs Léopards,
Dans l'attente la plus vive,
Sur Mercure fixent tous leurs regards,
Prêtant une oreille attentive.

Mercure dit, adoucissant sa voix :
Ces porteurs de la Bible et ses juges suprêmes
Ont brisé sans remords et reliques et croix,
Et supprimé les fêtes et carêmes.
Bien plus, ils sont experts à semer der erreurs,
Et pervertir les catholiques,
Jeter au vent certains points dogmatiques,
Et par de beaux sermons contenter les bons cœurs ;
Ont l'art de se glisser où le fier philosophe
Ne peut avoir accès, pas mieux qu'un théosophe.
Vous pouvez donc juger que tous ces prédicants
Sont pour nous des ouvriers et des aides puissants.

En avant, disons-nous, canons et bayonnettes,
Fanfares, tambours et trompettes.
Vive la révolution,
A bas toute opposition !
Avancez, Léopards, jusqu'au bout de la terre
Proclamez-vous les Lords de tout ce qu'elle enserre.
Si le prêtre ose s'opposer,

Derrière les verrous nous saurons le placer.
De ces gens-là l'absurde singerie
N'est pas très formidable à la Maçonnerie.
Mais, Messieurs, c'est mon devoir
De vous encourager à tenter l'impossible,
A démolir un immense pouvoir
Et vaincre ce qu'on croit une force invincible !
Ce qu'il s'agit d'exterminer
C'est la Madone !
Mercure veut blasphémer.
Il jette un cri : Malheur ! le feu nous environne !
Vite il dégringola.
La caverne s'ébranla :
Un gros coup de tonnerre ;
Des débris qui tombent de toutes parts
Sonnent " sauve qui peut " à tous les Léopards,
Qui demi-morts gagnent la terre.
Et Mercure descend dans les enfers tout droit
Par le " Puits sec sans fond " aujourd'hui que l'on voit.

Mais d'où vient cette débâcle terrible !
Comme un soleil radieux,
Un météore apparut dans les cieux.
C'est saint Michel : de sa lance invincible,
Il jeta la terreur
Dans cette assemblée,
Et vengea l'honneur
De Marie Immaculée.



XII

Les Léopards au Mammoth-Cave

QUATRIÈME CONGRÈS

Satan était fort irrité
Quand il apprit que son ami Mercure
 Avait tant tripoté,
Causant ainsi grande mésaventure ;
Et jura de frapper des coups retentissants.
 Donc, pour pousser ses affaires,
Avec des ordres très pressants
Il envoya ses commissaires

En tous coins du globe habité.
Chaque frère trois-points était donc invité.
Pour tenir ce conclave avec magnificence,
Satan de tous ses arts déploya la puissance.
L'air subtil il condensa,
La lumière décomposa :
Ainsi de l'arc-en-ciel obtint toutes vivantes,
Des plus vives couleurs, les formes séduisantes.
Le Mammoth-cave il revêtit
D'étoffes précieuses,
Et le tout resplendit
De beautés merveilleuses.

Bientôt dans ce palais si riche et si brillant,
Les invités entrèrent avec grâce,
Et d'après leur titre, leur rang,
Allaient se mettre à leur place.
Ces Léopards, oh, comme ils étaient beaux !
Revêtus des splendeurs des rois orientaux,
De perles, de rubis de Perse et de Turquie,

Béryls et diamants de l'Inde et d'Arabie.

Leur uniforme est moucheté,
De riche bigarrure ;
L'art délicat l'a tacheté,
Et galon d'or en forme la bordure.
Si des couleurs les vifs éclats
Scintillaient de toutes manières,
On vit surtout équerres et compas
Resplendir sur leurs bandoulières.
Grands maîtres et grands orientes,
A ce conclave œcuménique
Convoqués par l'intendant satanique,
Fidèles à l'appel se trouvèrent présents.

Le menu peuple arrive en nombreuse cohortes,
Et devant lui s'ouvrent de larges portes.
Aussi pouvait-on voir le palais s'élargir,
Tandis que cette foule est prête à le remplir.

Enfin commence une longue enfilade

De diables les plus méchants,
Qui sur une riche estrade
Allaient s'asseoir sur des sièges brillants.
Après quelques moments d'attente,
On annonce... qui voilà ?
Satan lui-même est là.
Ses yeux sont flamboyants, sa marche menaçante.
Il s'assied sur son trône orné d'ivoire et d'or,
Ayant à ses côtés Baal et Belphégor.
Les Léopards leurs respects présentèrent,
Tous à terre ils se prosternèrent

Satan tout frais échappé de l'enfer
Tâchait, en vain, d'être un vrai Lucifer :
Car sa lumière était livide et pâle
Sous ses cornes de bouc et barbe longue et sale.
Ses compagnons, dans leur corps emprunté,
Laissaient voir tous les traits de leur perversité :
On pouvait découvrir, sous leur triste figure,
Miroir certain de leur vile nature,

Des anges foudroyés et des êtres maudits
Aux dons perdus, aux talents pervertis.
Le monarque infernal va rompre le silence.
Ouvrant ses yeux de feu sous ses épais sourcils,
Il déploya devant son audience
Ses ailes de chauve-souris :
Et faisant retentir la salle spacieuse
Des fiers accents de sa voix belliqueuse,
Il dit :
Seigneurs ! Voici le moment solennel,
Pour nous, d'exécuter le décret éternel,
D'abattre entièrement le vieux christianisme
Et de mettre en son lieu le matérialisme,
Le règne de l'argent et de la volupté.
Pour fonder cet empire avec pleine sagesse,
Il faut multiplier jeux, plaisirs et richesse,
Avec tous leurs attraits de sensualité.
La richesse, oui ! car c'est le millionnaire
Qui sera vénéré comme un dieu sur la terre.
Luttez, vivez, mourez, mais faites de l'argent,

Et vous posséderez le dieu le plus puissant.

Nous sommes à huis clos : je vais donc à des frères
Révéler les secrets de nos plus grands mystères.

Tout d'abord vous, Seigneurs, les élus des enfers,
Destinés à régner sur ce vaste univers,
Vous devez renoncer à tout patriotisme,
Ce fantôme créé par le christianisme.
L'aigle plane partout dans l'espace éthéré,
Et tout entier, par l'air, ce globe est entouré ;
De même le maçon est vrai cosmopolite,
A tous les opprimés il doit tendre la main,
De Province et canton ignorer la limite,
Et jouer le sauveur de tout le genre humain.
Ce ne sont que des points, Autriche, Espagne ou France,
Qu'il est urgent d'abandonner,
Si contre ces pays notre ligne s'avance,
Soit pour les conquérir, soit pour les rançonner.

La révolution doit être permanente.
D'allumer la révolte est votre œuvre incessante.
Après avoir créé partout des mécontents,
Dégoûté les esprits de leurs gouvernements,
Les Juifs et les banquiers prêtant leur assistance,
Prenez alors en main les rênes du pouvoir,
Et formulez des lois à votre bon vouloir.
Dans les pays latins poussez votre puissance,
Et vous mettrez ainsi toutes les nations
A la merci des bons Anglo-Saxons.

Par mille et mille écrits et de mille manières,
Livrez au clérical des combats acharnés.
Enfoncez ce rampart, et soudain nos bannières
Annonceront victoire aux peuples étonnés.

De soutenir que la Maçonnerie
Poursuit la politique, est grosse calomnie.
Dites au peuple : elle est la charité
D'un type transcendant dessus la chrétienté.

Nous n'avons dans nos rangs que des hommes d'élite,
Qui dans la société brillent par leur mérite.

C'est bien chez nous que sont les purs chrétiens,
Et l'éducation de parfaits citoyens.

Etant conforme au progrès et science,
Le christianisme américain,
Qui de l'esprit propage la licence,
Deviendra seule loi de tout le genre humain ;
Et ce dissolvant énergique,
Doit faire évaporer la doctrine biblique.

L'école et l'hôpital il faut laïciser,
Les nonnes et les sœurs pervertir ou chasser.
Il faut détruire aussi les écoles des Frères
Et dire : Ces gens-là sont de vrais ignorants,
Qui, bien plus dangereux que maudites vipères,
Ne coulent que poison dans le cœur des enfants.

D'abord gêtez les mœurs ; et la foi chancelante,

Baissant de plus en plus, bientôt sera mourante.
Les théâtres lascifs, les beaux arts des païens,
Sont là pour dépraver les cœurs purs des chrétiens.
Et la littérature impie et sensuelle
Pour les jeunes, les vieux, sera ruine mortelle.

Ne discutez jamais des points religieux :
Mais vous moquant de tout, prônez l'indifférence :
C'est bien le plus commode et réussit le mieux,
Et laisse en doux repos la libre conscience.

En tout temps, en tout lieu, faites la charité.
Vos frères, soignez-les bien dans leur infirmité.
Du chevet des mourants écarterez donc le prêtre
Et tout religieux n'importe qu'il puisse être.

Souvenez-vous qu'ils sont vos compagnons :

Qu'ils ont voué leurs âmes aux démons,
Il est indigne d'eux de jouer l'hypocrite !
Renier leur serment est pire que la mort,
Ils auront tous les biens de leur choix et mérite.

Ils ont choisi l'enfer, l'enfer sera leur sort !

Pour recruter vos rangs prenez des gens capables,
Des voltaïriens, des riches et puissants ;
Pour rendre vos travaux et vos succès durables,
Vous devez posséder richesses et talents.

Voilà, Seigneurs, l'inferral décalogue
Qui de tout joug inique affranchit les humains :
Pour le faire accepter et pour le mettre en vogue,
Ce dépôt précieux je remets dans vos mains.

Ici, Satan s'arrête, adoucit sa figure :
Les tendons membraneux de son ample envergure
Il plie adroitement. Ce Congrès glorieux,
Dit-il, plus grand qu'on ait vu dans les âges,
Nous rend tous bien curieux
D'apprendre les succès de nos préceptes sages.
Par conséquent, que chaque nation
Fasse un rapport succinct de sa condition.

MEXIQUE — *Henarès y Campos.*

Qui connaît ce Campos, connaît un personnage !
Vérole, poudre et grêle ont criblé son visage.

Nous avons fait, dit-il, un progrès continu,
Depuis qu'en notre république,
A la bure on a défendu
De paraître en place publique.

HONDURAS — *La Puente.*

Les cloches qui sonnera,
Grande amende payera.

PÉROU — *Garcias.*

Qui n'a vu Garcias, n'a rien vu de fort rare.
Il est phénoménal, tant son corps est bizarre.
Un évolué, dit-on, aztec ou péruvien ?

Négrito, ça se peut, mais on n'y connaît rien.

Preuve est de notre tolérance,

Que si quelqu'un veut divorcer,

Il n'a d'autre faisance

Que de le faire enregistrer.

COLOMBIE — *Aivas*.

Notre Michel Caro suit comme son modèle

Ce Moreno de l'Equateur.

De lui donner une fin parallèle

Chacun de nous ambitionne l'honneur.

Tout Président de Colombie

Est hors la loi s'il se montre chrétien.

Chacun a droit d'attenter à sa vie,

Et délivrer ainsi le monde d'un vaurien.

Le conclave touché par ce noble langage,

De *Aivas* admirait l'indomptable courage.

BRÉSIL — *Ponce et Fernandez.*

Voilà deux Léopards, choisissez le plus beau !
Ponce de Fernandez est le frère jumeau,
Il est boiteux, goutteux, crapuleux ; et son frère
Bossu, tordu, ventru, tout rond comme une sphère.

Devant ce sanhédrin fameux

Et ces milliers de diables,

Les objets les plus remarquables

Etaient ces deux.

(Une voix.)

Messieurs, qu'avez-vous à dire ?

(Autre voix.)

Rien. A vos yeux divins, juste nous voulons luire.

BOLIVIE — *Pereira.*

Pour consoler ceux qui portent le deuil,

Sans prêtre et sans eau bénite

Le fossoyeur, en terre maudite,

Fait descendre le cercueil.

GUATEMALA — *Barrios.*

Pratiques superstitieuses,
Processions religieuses,
Le bon Dieu de passer par devant nos maisons,
Tout cela strictement nous défendons.
Miracles et pèlerinages
Nous venons d'abolir,
Autels et saintes images
Nous espérons bientôt de démolir.

SICILE — *Palotti.*

Tôt tombera la couronne royale,
Avec la tiare papale,
Dans le même tourbillon
De la révolution.

ITALIE — *Crispi.*

Sont vendus les biens de l'Eglise ;
La moitié de la somme en toute sûreté
Dans ma poche fut remise ;
Chez nos amis passa l'autre moitié.
Et quand arrive la famine,
Causant partout et la mort et la ruine,
Nous disons au peuple affamé
Que Pape et moine ont tout mangé.

FRANCE — *Chiard.*

Devant cette audience,
Un diable, laid Magot, alors se présentait.
Est-il croyable, il demandait,
Que la fameuse France
A peur encore des Prussiens ?
Il est clair, dit Chiard, que les Krupps sont des riens
Pour notre force incomparable !

Car nos préfets, comme vaillants soldats,
Aux nonnettes et sœurs ont livré des combats,
Et montré dans l'attaque un courage admirable.

(Une voix.)

Chiard, qu'est-il ?

(Autre voix.)

De comte il se fit plébéien,
Et depuis lors ne valut jamais rien.

(Une voix.)

Il est le pet-en-l'air des fripiers de la France.

(Autre voix.)

Ce digne Monsieur Chiard
Est un parfait crincrin, toujours aigre et criard.
(Une voix.)

Et voilà le secret de sa haute éloquence !

Alors le Magot dit : Chiard, reposez-vous ;
Après vos grands exploits contre blanches cornettes
Et d'autres timides fillettes,
Repos est nécessaire et doit vous être doux.

FRANCE — *Brisson.*

Le plus beau Léopard que vit la belle France,
C'est ce Brisson qui lestement s'avance.
Content, superbe et glorieux,
Le soleil du matin n'est pas plus radieux.
Poli, souple en toute manière,
Se tourne par devant, se tourne par derrière,
Plus léger qu'un maître danseur.
Depuis trente ans, son speech il sait par cœur.
Tout le monde attendait une harangue écrasante.
La bouche ouvrant :
Le cléricalil dit
Tombe et s'évanouit !
Tout le congrès frémit de peur stupéfiante.

Depuis trente ans Brisson mangeait du clérical,
Et le plat indigeste avait causé son mal.
Ah ! quel accident déplorable,
Qui manqua de tuer ce grand maître admirable !



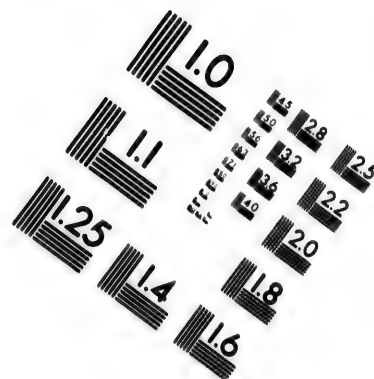
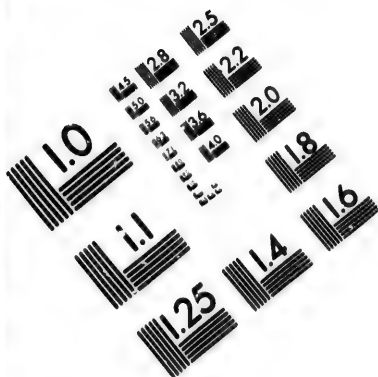
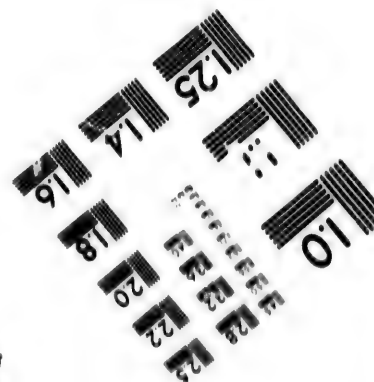
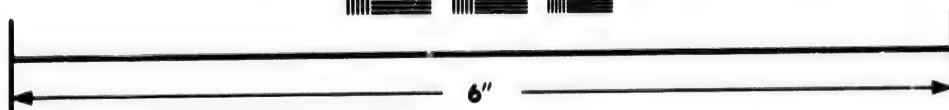
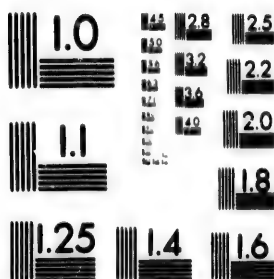


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 873-4503

1.5 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.4 25.0 28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

10 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.4 25.0 28.0 31.5 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

Satan lui-même en a compassion,
Et court pour relever son cher Monsieur Brisson.
Assidûment le caresse,
Sur son cœur doucement le presse,
Soupire : Quel malheur ! nous perdons notre espoir :
La France dans les fers nous ne pourrons pas voir !
Le pacte était signé, prête était la mesure ;
Après les premiers feux dans de légers combats,
Vous deviez rendre flotte et vos braves soldats
A nos amis, dans la guerre future,

Brisson s'étant un peu remis,
Satan d'autres secrets révèle à ses amis :
Que l'Aigle et l'Unicorne ouvrant cette campagne,
La France ils traiteront comme le fut l'Espagne.
Libres après ce coup pour un siècle à venir,
De l'or du monde entier ils pourront s'enrichir :
Et pour pourvoir à leur propre défense,
Ils feront du croissant l'arme de résistance ;
Sachez donc, grands Seigneurs, que nous verrons
[bientôt

John Bull sous ses pieds lourds écraser Jean Crapaud.

Pour mettre fin à ce conclave,

Satan dit : C'est assez.

Et tous pour obéir se montrent empressés.

Mais lui prend un aspect plus auguste et plus grave,

Reluit à tous les yeux comme un astre brillant ;

Il s'agrandit et paraît un géant

Et parle avec aplomb : Vos glorieux mystères

Sitôt connus sont aussitôt prisés,

Et nous voyons que le nombre des frères

Remplit les pays civilisés.

Vu vos rapports, certain point d'importance

Demande votre attention :

C'est qu'une grande imprudence

Arrête notre extension :

Ce sont ces statuts, pêle-mêle,

Qui, produits par un faux zèle,

Trop crûment sont présentés,

Et causent du dégoût aux esprits irrités.

Les plus gros imbéciles
Que l'on vit jamais,
Sont ces ardes immobiles,
Ces chagrins préfets français.
Leurs serruriers et hauts servants,
Qui courent à sauver la France
Enfonçant et battant les portes des couvents,
Même de nos amis brisent la patience.
Ces méprisables arlequins
Nous ont fait plus de tort que prêtres et gredins.

J'invite maintenant ce nombreux auditoire
De l'école sans Dieu de chanter la victoire.
Inspirez-vous d'un courage nouveau,
Et soyez fiers d'un triomphe si beau.
C'est à nous désormais qu'appartiendra l'enfance ;
Et le monde, à nos pieds, verra notre puissance.
Aussitôt mille voix, dans leurs nobles efforts,
Font résonner au loin les profonds corridors.

Une pièce infernale
Est l'école sans Dieu,
Car elle est sans morale
Et triomphe en tout lieu.

Etres de toute sorte
Y reçoivent honneur ;
Mais on met à la porte
Le seul Dieu Créateur.

On admet dans cette école
Jupiter et toute idole :
Mais le divin Crucifié,
S'il entre, est sitôt basoué.

Dans nos écoles modèles
Tu ne vois
Plus la Croix
Sur les murs, ni sur les tourelles.

Falk et Jean Macé

Leurs lois ayant tracé,
Méritent que dans nos livres
Nous leur donnions de grands éloges.
Mais les poltrons sont malheureux
Dans les tourments les plus affreux,
Et mis sous les talons de tous les vilains diables.
Damnés comme eux, comme eux ils sont damnables.

Juif et chrétien
Doivent payer la somme,
Pour l'entretien
De l'école maçonne.

L'école sans Dieu,
L'école sans morale
Est fondée en tout lieu
Par la secte infernale.

Alors la musique arrivait,
Fifre, tambour, caisse roulante,

Qu'une grande foule suivait,
Sauvage, confuse, hurlante.

Ce Pandemonium s'en allait à bon train,
Quand un choc imprévu vint l'arrêter soudain.

Dans sa pauvre cabane,
Vivait une bonne femme :
Madame Finn était son nom.
Madame Murphy sa voisine,
Pleine de peur féminine,
Arrive à cette maison,
Dit : Savez-vous ? Le Mammoth est aux diables !
De tout détruire ils sont capables :
Tuer les bonnes gens,
Et manger vifs tous nos enfants.
Madame Finn calme et pensive :
Comment sais-tu que dedans ces caveaux
Vit une bande destructive
Qui nous prépare tant de maux ?

Des diables, l'autre dit, j'en suis tout à fait sûre ;
Des diables noirs, vivants, je vous le jure.
Des spectres, bruits souterrains,
Des flammèches, éclairs et fumée onduleuse,
Odeur fétide et sulfureuse,
De tout ce que je dis sont des signes certains.

Madame Finn disait que dans tout ce vacarme
Point n'était grande alarme.
Ecoute : à l'autre des dragons,
Allons voir tout de suite.
Je prends de l'eau bénite,
Et chasserai tous ces démons.
Elle part, fait un signe à sa commère ;
Ses pieds ne touchent point la terre,
Et du Mammoth étant tout près,
Elle prend l'eau bénite et parfait l'Aspergès :
, ' Au nom du bon Jésus et de sainte Marie,
" Vous, diables, partez de ces lieux ! "
L'eau sainte est un feu d'incendie

Qui brûla ces démons et les rendit furieux.

En un clin d'œil, la scène est transformée.
On voit s'évanouir ces beautés, ces grandeurs,
Ces trésors merveilleux, ces brillantes couleurs.
Au fond de la caverne, une épaisse fumée
Se déroule et s'élève en de noirs tourbillons.
Puis paraît un volcan dont le béant cratère
Vomit cendre et feu et liquide matière.
Et l'on voit arriver serpents et scorpions,
Spectres, éléphants énormes,
Des bêtes par milliers, hideuses et difformes :
Ces masses horribles à voir
Jettent des cris aigus d'éternel désespoir.
L'enfer s'ouvre ! On entend : Sans fin est la souffrance,
Sans fin les feux et les gémissements,
Le ver rongeur et grincements de dents !
Sans fin sont les regrets et morte est l'Espérance !

Satan du vieux Dragon a revêtu les formes :

Il se montre entouré par des serpents énormes.
Sans borne éclate sa fureur.
Il est tout feu, tout plein de flamme,
Voyant qu'une pauvre femme
Avait éteint sa gloire et sa grandeur.
Et contre ciel et terre il vomit ses blasphèmes,
Maudit le Kentucky des plus vilains jurons,
Donne des ordres aux démons,
Aux Léopards eux-mêmes,
D'abandonner le sol de ces pays méchants
Pour l'espace évolué de cent et cinquante ans.
Dès lors le Mammoth-Cave est sauf et pacifique,
Mais on répète encor les jurons du vieux Nicque.

Les diables en partant laissèrent après eux
Une odeur insupportable :
Cent skunks unis et des plus vicieux
Ne pourraient point produire une peste semblable.
Le peuple suffoqué, se mit pendant trois mois
A faire de grands feux, tout partout dans les bois.

De cette sorte l'atmosphère
Recouvra son état normal et sanitaire.
Et l'on vit, après peu, tout comme auparavant,
Un feuillage nouveau trembloter doucement.

Chaque soir un long commérage
Sur ce fameux exploit,
Pendant dix ans, comme on le croit,
Se tint dans tout ce voisinage.
Lorsque Madame Finn, enfin prenant le lit,
Dans la paix du Seigneur saintement s'endormit.

XIII

Les trois Franciscains

La besace à l'épaule et le bourdon en main,
Trois pauvres Religieux se mirent en voyage.
Du mont sacré d'Alverne ils prirent le chemin
Pour honorer ce lieu par un pèlerinage ;
Observant les statuts de l'humble saint François,
De l'ordre des Mineurs ils étaient tous les trois :
pères Jean et Louis, et Beppo simple frère.
Celui-ci, d'un cœur pur et d'une vie austère,
Était contemplatif, à prier très fervent ;
Et père Jean était gardien de leur couvent.

Tantôt ils récitaient Psaumes du Bréviaire,
Et tantôt les Avés du doux et saint Rosaire,
Ou parlaient de celui qui fut glorifié,
Après jeûnes très durs et larmes abondantes,
Lorsqu'un ange de Dieu, Seraph crucifié,
Imprima dans sa chair les cinq Marques sanglantes,
Arrivés à Borgo, dans les monts Apennins,
Alverne est aperçu par nos bons pèlerins
Qui, tombant à genoux, sous un figuier sauvage
Offrent longue prière et sueurs du voyage,
Quand prêts d'aller ils voient avec étonnement
Que bon frère Beppo ne bouge nullement.
Louis dit : En extase est notre très cher frère.
Voyez, sa face indique une douleur amère,
Une vraie agonie est peinte dans ses traits.
Dans tant d'abattement je ne le vis jamais.
Quel mystère je vois ! à ce tableau tragique
Succède maintenant une joie angélique.
A la fin, de Beppo les sens fermés à tout
S'éveillent, et lui-même est alerte et debout.

Le père Jean requiert : Notre bien-aimé frère,
Dis-nous à ton esprit ce qui fut dévoilé :
Quel que soit le secret du ciel ou de la terre,
Que le bon Dieu t'a révélé.

Ignorant que je suis, comment pourais-je dire
Tout ce que l'âme voit dans un ravissement,
Quand l'homme le plus docte à peine peut suffire
Pour en donner une part seulement ?

Je te commande, et par obéissance,
Pour le bien du prochain et la gloire de Dieu,
Tu dois communiquer la pleine connaissance
De tout ce qui vient d'avoir lieu.

Mon bon père gardien, cette tâche est bien dure :
Mais en tout temps et lieu je veux vous obéir.
Priez pour un pécheur plein de faute et souillure
Que votre volonté je puisse bien remplir.

Lorsqu'à Dieu j'offris ma prière,
Tout-à-coup tous mes sens se trouvaient suspendus :
Et les objets de cette terre entière,
Étaient à mes regards totalement perdus.
Aux yeux de mon esprit un monde se présente,
Qui me fit frissonner de peur et d'épouvante.
Mon cœur saute et se brise et je me sens mourir ;
Je crie : O mon bon Dieu, veuillez me secourir !
Et voilà, près de moi, mon ange tout aimable
Me donne force et vie et calme mes frayeurs ;
Comme un pilier d'airain me rend fort, et capable
De braver cette scène et toutes ses terreurs.
Je vis monstres cruels qui, parcourant la terre,
Excitaient contre Dieu la révolte et la guerre,
Quatre fleuves rougis, où roulaient entassés
De cadavres des saints vilement massacrés.
Je vis au loin briller des torches redoutables,
Glaives étincelants et bombes formidables,
Et l'infâme Taxil et ses crasseux patrons
Manger du clérical en honneur des démons.

Ici, Père Louis pria cet humble frère

Avec empressement

De bien vouloir parler ouvertement,
Et d'expliquer des fleuves le mystère.

Ces fleuves, répond-il, sont quatre grands pays
Que le Tage et le Pô, le Danube et la Seine
Arrosant de leurs eaux en font des paradis
Qui donnent leurs moissons sans grand labeur et peine.
A ces riches produits et trésors précieux
Ajoutez de la foi les dons inestimables,
Et de la terre, du ciel, tous les biens désirables
Et vous avez séjour des plus délicieux.
A ce temps, par malheur, les masses sont séduites
Par tribuns mensongers et sauveurs hypocrites
Qui, liés par secrets et signes et serments,
De leurs propres pays ennemis les plus grands,
Ont mis les cœurs au mal, les esprits en délire.
O mon père gardien, comment puis-je tout dire ?
Ces peuples si fameux de gloire et de talents.

Par leurs illustres saints et célèbres savants,
De Dieu les vrais élus, et que sa Providence
Avait comblés de biens avec tant d'abondance,
Depuis ces deux cents ans ont blasphémé son nom,
Et sont tombés enfin au pouvoir du Maçon :
Et comment répéter ces terribles blasphèmes
A fendre les cœurs durs et les rochers eux-mêmes
Que j'entendis alors : L'Infâme doit mourir !
Eglises, croix, autels, il faut tout démolir.
Il faut absolument à Rome un autre maître.
Il faut chasser au loin et faire disparaître
Les moines, le clergé, le pape et cardinaux,
Et les assujettir à tout genre de maux.
Je vis tourbillonner l'abîme sans limites,
Et démons qui tramaient la perte des Jésuites.
Les fléaux désastreux de la guerre et la faim,
Et l'éternelle mort de tout le genre humain.
Comme alors j'éprouvais une angoisse mortelle,
J'obtins du ciel propice une force nouvelle.
Mon ange avec amour me tenant dans ses bras

Me dit : Consolez-vous, Beppo, ne craignez pas.
Car les peuples latins en faisant pénitence,
En renonçant de cœur à leurs impiétés,
Par jeûnes rigoureux et larges charités,
De Dieu juste et sévère ont fléchi la vengeance,
Voyez ces mille gens à mille anges mêlés,
Vrais serviteurs de Dieu, courageux et zélés,
Se rendant à Montmartre aux sons du noble dôme

Pour adorer le Sacré-Cœur,

Et demander au doux Sauveur

De convertir la moderne Sodome.

Anglo-saxons ou Turcs contre le Tout-Puissant
Ne peuvent rien de plus que le vide néant.
Son regard les atteint et frappés par la foudre,
Ils seront consumés et tomberont en poudre.
Hâtez-vous, hâtez-vous, enragés Francs-Maçons,
A ruiner le clergé par vos décrets hostiles.
Désolez vos foyers par des guerres civiles,
Placez vos citoyens au bout de vos canons !
Très proche est le moment de votre heure dernière

Qui va vous enlever et réduire en poussière :
Les saints de Dieu vaincront votre méchanceté
Par leur conduite intègre et grande charité.
Ainsi quand le soleil a fondu neige et glace,
C'est en vain qu'on les cherche : on n'en voit plus de
[trace.

Mon ange à ce moment

Me dit tout doucement :

Beppo, je pars, et Dieu va vous montrer sa gloire,
Et de sa sainte Eglise une grande victoire.
Il part et mon esprit est alors transporté
Dans le ciel le plus haut, au delà des étoiles,
Et j'avais le bonheur de contempler sans voiles
Un signe teint de sang et de grande beauté.
Comme de dix soleils sa lumière est puissante,
Très douce cependant et très vivifiante.
Dans un espace immense et neuf cycles brillants,
Allumés par les feux de mille diamants,
Apparaissait la Croix du Sauveur adorable,
La terreur des méchants, des bons joie ineffable ;

Puis, dans un plus bas ciel qui venait de s'ouvrir,
Je voyais de son sein paisiblement surgir
La tiare et les clefs, insignes du Vicaire,
Et de tous ses pouvoirs au ciel et sur la terre.
Ici tout est céleste, ici tout est divin,
C'est le Bercaïl ouvert à tout le genre humain.
Dans une joie extrême et transports séraphiques,
Comme je contemplais ces signes symboliques,
Je vis tomber sur eux de la Croix du Sauveur,
De la Révélation la plénitude entière,
Ce Dépôt de la Foi, de grâce et de lumière
Que garde en tous les temps l'infailible Docteur.
De la tiare et clefs, en très grande abondance
La science divine en des flots lumineux
Jaillit sur les Latins et surtout sur la France.
Hors de l'Eglise, oh ! qu'ils sont malheureux
Tous les pays, même les plus célèbres,
Plongés qu'ils sont dans d'épaisses ténèbres :
Leur empire aujourd'hui, colosse menaçant,
On pourra voir demain tomber subitement.

Soudain, autour de moi sont des rangs innombrables
D'anges adoreurs, de saints et bienheureux
Pour proclamer, en chants mélodieux,
De l'Eternel les décrets adorables.

Il est le Tout-Puissant dans les siècles sans fin,
Fait ou défait à son gré tout empire.
Honneur, gloire et culte divin
Lui doit tout ce qui respire.

Son Christ doit posséder tous les peuples divers,
Régner dans tous les cœurs et sur tout l'univers.

La force de sa Croix sanglante
Rendra l'Eglise triomphante :

Et la France de Dieu sera le bras vainqueur,
L'Italie à jamais le Siège apostolique,
A l'Autriche est donnée une ère de grandeur,
A l'Espagne abattue un courage héroïque,
Aux Belges la Foi vive et ses dons précieux,
Et travail sur la terre et bonheur dans les cieux.

Ils sont pleins de miséricorde

De Dieu les justes châtements :
Et les Latins unis en foi, paix et concorde,
Des peuples progressifs seront les plus puissants.
O Rédempteur béni, pour ta plus grande gloire,
Donne à tes serviteurs éternelle victoire.

Alors Beppo finit cette narration,
Et son visage heureux refléta sa vision.
Mais père Jean annonce : Allons, tant que capables,
Remercier l'Auteur de ces dons admirables.





TABLE DES MATIÈRES

La Cigale et la Fourmi	3
Le Corbeau et la Pie	7
Le Chien et les Loups	11
Le Chêne et le Roseau	15
Baronet et Baptiste	19
Les Darwiniens et Barnum	24
Les Renards de Winnipeg	29
Les trois Ours Canadiens I partie	33
“ “ II partie	41
Les Léopards au Mammoth-Cave I Congrès	47
“ “ II Congrès	55
“ “ III Congrès	63
“ “ IV Congrès	73
Les Trois Franciscains	101
